

Dominique Jouve
Centre de recherches Transcultures
Université de la Nouvelle-Calédonie
Présentation de la littérature de Nouvelle-Calédonie

Et si peu de mots

Plus de mots

Pour dire la durée la vérité d'un sanglot

Déwé Gorodé

La Nouvelle-Calédonie est aujourd'hui constituée d'un ensemble d'îles dont la plus grande (dite Grande Terre) mesure environ 500 kilomètres de long sur 50 de large, avec une chaîne de montagnes qui montent à plus de 1000 mètres. La géographie délimite nettement ces îles closes dans le lagon fermé par leur barrière de corail. L'espace culturel traditionnel était à la fois plus ouvert, avec des échanges coutumiers complexes allant jusqu'aux îles sud de l'actuel Vanuatu, et plus centré sur ses différences : île des Pins, Maré, Tiga, Lifou ont chacune leur langue (il s'agit bien de langues, non de dialectes). Sur l'atoll d'Ouvéa (la plus au nord des îles Loyauté) sont implantées deux langues, la Grande Terre se divise, en fonction des vallées, orientées est-ouest, en une vingtaine de langues, ajoutons les îles Belep, au nord de la Grande Terre, et nous avons ce qui constitue aujourd'hui l'unité administrative et politique moderne.

Lorsque Cook aborda le nord-est de la Grande Terre en 1774, c'était déjà la fin de la grande période des « découvertes ». Aucune carte européenne ne fait mention de la Nouvelle-Calédonie avant 1775, la côte ouest apparaît en 1800 ; avant 1824 les îles Loyauté (Ouvéa, Lifou, Tiga, Maré à l'ouest de la Grande Terre) ne sont pas complètement cartographiées. Des populations austronésiennes avaient occupé ces îles depuis 1400 avant J.-C., et les archéologues tentent de reconnaître les migrations passées et le destin des communautés qui légèrent aux générations futures l'énigme des poteries Lapita et des pétroglyphes. Au XVIII^e siècle, des populations d'origine polynésienne touchèrent Ouvéa et y laissèrent une langue, le faga uvea : Entre 1774 et le 24 septembre 1853 (prise de possession par la France), des baleiniers, des santaliers – souvent d'origine anglo-saxonne – ont fait du troc et du commerce, et même un peu de traite.

La « grande île en forme de pirogue maorie » (Jean Mariotti), ou « l'igname rouge sang d'Océanie » (Déwé Gorodé) prédestiné par l'insularité à l'isolement, a connu pratiquement en même temps la colonisation politique et économique, et l'arrivée de l'Évangile : soit par la

voix des missionnaires protestants de la London Missionary Society aux Loyauté, soit par celle des pères maristes sur la Grande Terre.

Avec l'implantation du bagne, puis l'arrivée des travailleurs sous contrat indonésiens (surtout javanais) et indochinois, l'histoire a rapproché des populations venues du monde entier dans cet ensemble qui compte quelque 210 000 habitants (les chiffres du dernier recensement ont donné lieu à polémiques), dont environ 45% de Mélanésiens et 35% de populations d'origine européenne. À date récente sont arrivés en nombre des Tahitiens, Wallisiens et Futuniens.

Cette histoire mouvementée qu'a encore bouleversée l'apparition de l'avion et que va modifier l'Internet, a-t-elle créé un espace cohérent ? Question en suspens... Colonie française à partir de 1853, la Nouvelle-Calédonie a connu le code de l'indigénat jusqu'en 1945 ; depuis cette date, la tension est allée croissant entre les indépendantistes kanak et les partisans d'un maintien dans la république jusqu'aux « événements » de 1984 à 1988. Les accords de Matignon prévoyaient un référendum d'autodétermination en 1998 ; celui-ci risquait, en maintenant le territoire dans la République française de raviver les tensions. L'accord de Nouméa (1998) prévoit le transfert des compétences de l'État au Pays dont le nom ne sera peut-être plus Nouvelle-Calédonie, hérité de Cook ; les Kanak indépendantistes espèrent que dans 15 à 20 ans, la république de Kanaky verra le jour. On le voit à ces échéances, l'identité politique, administrative, économique etc., de cet ex-Territoire d'Outre-mer est loin d'être fixée.

C'est dans ce cadre esquissé à grands traits que se pose la question de la littérature de Nouvelle-Calédonie : existe-t-il une matière littéraire spécifique ? Convient-il de la situer uniquement par rapport aux littératures orales mélanésiennes et à la littérature française, ou plus largement européenne ? Quelle part doit revenir aux autres domaines du savoir, comme l'ethnologie ou l'histoire ? Les travaux de François Bogliolo (*Paroles et Écritures, anthologie de la littérature néo-calédonienne*, Hachette Calédonie, 1994, et *Entre langues et terre, émergence de la littérature néo-calédonienne*, travail présenté pour l'habilitation à diriger des recherches, Université de Paris III, 2000) montrent qu'il faut considérer ce champ littéraire

comme une littérature en émergence, au sens où l'entend Michel Serres, in *Hermès I, La Communication* (1968, p. 16) :

L'émergence, c'est une double propriété : de reproduction et de création. Tout est dans le « et ». Car la propriété de reproduction est une chose et la propriété de création est une autre chose. Il y a donc un lien entre reproduction et création. Mais il y a aussi différence, une rupture, celle du surgissement inattendu du nouveau, plus complexe que le précédent.

Comment l'approcher ? Le critère le plus sûr est celui de la langue : l'œuvre littéraire se définit comme langage, travail esthétique sur la matérialité de la langue et recherche d'une intelligibilité autonome. Si de nos jours un peu moins de trente langues continuent à transmettre les récits, ballades épiques, mythes, poésies, proverbes, devises, etc. de la tradition orale, c'est le français qui s'est imposé contre l'anglais et le bichelamar comme langue de communication pour toutes les communautés ; il est lu, écrit, parlé par plus de 90% de la population. Le français semble continuer à progresser dans un contexte de bilinguisme important puisqu'il concerne à peu près 75% des habitants, mais il n'est pas suffisamment pris en compte par l'école.

La littérature néo-calédonienne s'écrit en français, on verra poindre des langues multiples à la période contemporaine. Faut-il considérer ce fait uniquement comme un fait d'oppression lié à la colonisation ? Certes, pendant tout le XIXe siècle, l'histoire a été programmée, dirigée, par des Français qui ont importé (ou cru importer) les Lumières de l'Europe. Puis au XXe siècle, les acteurs sont progressivement devenus plus « calédoniens ». En littérature, on observe la même évolution : la création littéraire est en première étape celle du voyageur, du colon frais débarqué. Jusqu'aux années 1910, les écrivains ou bien sont nés en métropole, ou bien s'ils y naissent, quittent la Calédonie. Les fondateurs de cette littérature sont donc des métropolitains s'attachant à la nouvelle terre. Ce sont eux qui posent les fondations de l'identité d'une Calédonie aux confins de la langue française. Cette identité inclut de façon structurelle le rapport avec l'Autre : celui qu'on a quitté, celui qu'on devient, celui qui est en face de soi. Bien sûr l'Autre indigène est au départ l'autre colonial, perçu dans une opposition sommaire entre civilisation et barbarie. Les mots appris ailleurs, en France, sont transformés par la sensibilité née du contact avec la nouvelle terre.

Le corpus inclura donc ceux qui restèrent en Calédonie, mais aussi ceux qui la quittèrent après

un séjour volontaire ou non, plus ou moins long : Jules Garnier, Louise Michel, les Nervat etc.

Les textes montrent qu'une identité se forge au fil des voyages et des mots, des contacts ; il s'agit d'une quête plus que d'une expression identitaire. Pour le monde kanak, l'identité se trouve « en suivant le chemin » de la coutume ; de nombreux récits ont la structure d'un déplacement spatial, les ancêtres sont « réellement » présents dans le paysage, retrouver l'identité, c'est retrouver la terre ancestrale, c'est « retrouver la vie perdue » écrit Jean Mariotti. De ce fait les spoliations foncières du XIXe siècle ont produit l'aliénation individuelle et collective, économique, culturelle, spirituelle.

Dans la littérature écrite, tout a commencé par des récits de voyage avec deux écrits fondateurs pré-coloniaux : ceux de Cook et de La Billardière (pour le voyage de d'Entrecasteaux). Puis la colonie a nourri les récits de voyage moins connus de Julien-Laferrière, Charles Pigéard, Louis Bérard, Ulysse de la Hautière, Victor de Rochas etc. La forme quotidienne du récit de voyage évolue en correspondance (par exemple celle de Mgr Douarre) ; certains déportés feront de l'aller-retour l'essentiel de leur écriture d'exil. Il n'y a pas là écriture du réel, mais recherche de repères identitaires. L'Européen se situe par rapport à l'Europe quittée et à l'Autre qu'il vient civiliser. C'est donc une littérature animée d'un mouvement centrifuge : elle ne dit la Nouvelle-Calédonie qu'en s'en éloignant. Au XXe siècle, la rencontre impose lentement une orientation centripète : on se définit par rapport à ce qui est là : la terre, l'Autre qui vous regarde. De ce point de vue, les premiers textes écrits par les Kanak sont capitaux, car ils se définissent eux mêmes dès la fin du XIXe siècle. Aujourd'hui, ils sentent la nécessité de s'emparer de l'écriture pour des textes en français ou en langues kanak. La littérature est alors un moyen authentique de proclamer leur existence et de chercher ce qu'ils deviennent. Car la littérature n'est pas la somme arithmétique des identités kanak, caldoche, javanaise, vietnamienne etc. La société fortement hétérogène suscite des représentations dynamiques, en déséquilibre. Il n'est pas sûr que l'idée que les Kanak étaient voués à l'extinction, émise au XIXe siècle, soit complètement abandonnée ; et si ce n'est la « race », ce pourrait bien être la pluralité linguistique ou encore la culture, qui devraient s'adapter... La littérature donne sa pleine visibilité à l'Autre, que la conscience commune majoritaire continue parfois à évacuer.

Entre le passé, souvent douloureux, qui a délimité un espace strict à l'identité, et le futur rêvé d'une société multiculturelle idéalisée, la littérature permet de dessiner les mouvements transculturels qui animent les espaces sociétaux. En effet, il est légitime de penser avec François Bogliolo que ce qui est passé du Kanak au Calédonien, c'est la terre (connue, aimée...) et l'oralité, au travers de nombreux motifs : l'eau libre ou maîtrisée, la case et la station, le cannibale... qui renvoient à la dualité ressassée de la nature et de la culture. Il y a et il y a eu des échanges continus sous différentes formes entre la littérature orale et la littérature écrite (cf. Louise Michel, Jean Mariotti, Nicolas Kurtovitch, Claudine Jacques). La dualité entre l'oral et l'écrit se rejoue sans cesse dans la littérature inscrite dans une double vision issue de la dualité culturelle : les éléments du paysage, de l'histoire, des formations sociales sont sans cesse présents et leur sens interrogé à chaque génération : « l'obsession du destin passé imprègne l'identité en marche », selon les mots de F. Bogliolo. Les échanges entre Kanak et Blancs eurent lieu en brousse. Celle-ci est le lieu qui structure la rencontre ; il en surgit les mythes du cannibale et du pionnier accompagné de son homme-centaure, le stockman – modèle valorisé mais qui n'a jamais atteint la dimension emblématique. Force est de constater qu'il n'y a pas de héros métis créateur. L'apport des deux « races » à l'humanité est revendiqué séparément, par Déwé Gorodé qui promeut le Kanak militant, par Garnier ou Baudoux qui chantent le colon.

Alors que le succès des littératures antillaises et caraïbéennes a imposé la valeur du métissage biologique et culturel, il faut remarquer la négation du métis aujourd'hui encore dans le champ culturel calédonien. L'écrivain d'origine européenne le plus sensible aux valeurs du monde kanak, Jean Mariotti, propose comme héros civilisateur le Kanak Poindi, qui garantit les grands équilibres vitaux par son sacrifice dans *La Conquête du Séjour paisible*, tandis que toutes les œuvres (de Baudoux, Laubreaux...) qui mettent en scène des métis les conduisent à l'échec. Un certain glissement de point de vue se fait jour dans les œuvres littéraires les plus récentes (nouvelles de Claudine Jacques, de Frédéric Ohlen) car ce sont les quartiers marginaux de Nouméa qui forment le cadre de l'action, et une humanité déshéritée qui cherche ses repères loin d'un passé pulvérisé, dans l'humilité de l'amitié, dans la folie de l'amour,

dans la douleur de la perte. Si la littérature suggère aujourd'hui une piste pour refonder le Pays, elle passe par la pensée du deuil et l'accueil de la peine de l'Autre. Frédéric Ohlen écrit dans la dernière livraison de la revue *Orphée* (N° 24, 1999-2000) :

Terre usée revêtue des armes de la foudre
Terre têtue se terrant dans les plus humbles choses
Terre à peine tatouée d'hommes et de villages
Terre nue sereine sanglotante avilie
(...)

terre femme pour l'or chaud des paumes sans patrie
terre cave où la lumière vient toujours du dedans
je te nommerai mère
quand même je n'aurais plus d'amour et de mensonge

Ces vers font écho au célèbre poème *Terre kanake* de Déwé Gorodé, publié dans *Sous les cendres des conques* (1985), dont voici un tercet :

Terre brisée
Terre brimée
Terre aimée

Le parallèle montre qu'un attachement passionné à la terre et à la douleur unit ceux que leur héritage historique oppose : nous reverrons cela à la fin des repères d'histoire littéraire néo-calédonienne que nous allons donner à présent.

L'Europe a « inventé » non seulement l'Amérique mais aussi le Pacifique, porteur de mythes à l'infini : contient austral, or, paradis perdu, âge d'or, vertueux sauvages, sauvagerie sans bornes... Il convient de mentionner les récits de voyage qui font entrer la Nouvelle-Calédonie dans l'histoire de l'Europe avec celui de Cook, traduit en français en 1778 sous le titre *Voyage dans l'hémisphère austral*. Autant la vision de Cook est imprégnée de la philosophie des Lumières, autant celle de La Billardière (1800) est sombre. Cette *Relation du voyage* de d'Entrecasteaux met en place un imaginaire qui est le contraire logique du mythe de Tahiti, avec des sauvages cannibales, sournois, féroces, traîtres, bref, le règne de la terreur sans nom. Cette île qui semble avoir porté le nom de Obao pour les indigènes n'était peut-être pas sentie comme un tout ; elle va être mesurée, jugée, interprétée par le voyageur à l'aune de sa culture, de ses besoins, de ses rêves ; le récit renseigne autant, et peut-être plus, sur son auteur que sur le pays traversé. Cette littérature est étroitement dépendante des modes de pensée de la France et plus largement de l'Europe, ce n'est pas encore la littérature de la Nouvelle-Calédonie, mais

c'est là que se fixent les premières perceptions, auxquelles tout le XIXe siècle puisera. La « légende noire » sera accentuée par le bagne.

Nous avons mentionné les noms des voyageurs du XIXe siècle, la découverte s'approfondit avec les textes des missionnaires, où se mêlent inextricablement les rhétoriques de la foi et de la propagande. Publiés dans les *Annales de la Propagation de la Foi* pour les catholiques, leurs récits sont aussi passionnants que des romans d'aventure, dit la première *Anthologie coloniale* de Marius-Ary Leblond, (*Anthologie coloniale*, Paris, Larousse, s.d.[1906]). Les relations entre missionnaires et fonctionnaires sont rarement très bonnes ; le regard sévère que porte par exemple le père Roussel révèle les fractures de la société coloniale :

Quelles rencontres !

Des Européens qui ne cherchent que le lucre, qui trafiquent de tout et pour qui le missionnaire est un obstacle dont il faudra se débarrasser à la première occasion ; des soldats dans les postes dont l'impiété, l'immoralité dans les paroles et dont les actes vous soulèvent le cœur,

des libérés qui courent la brousse, plus dégradés que le sauvage lui-même, des forçats en rupture de ban qui rôdent au milieu des villages éloignés, des indigènes, enfin, mais dans quel état ! Dans quelles dispositions ! A ce contact, ils perdent le peu de bonnes qualités qu'ils peuvent avoir...

Ces phrases sont extraites d'une lettre du père Roussel datée du 3 juillet 1882 (mission de Ouindo, chargée de la christianisation de la région de Ponérihouen). Un détail nous retiendra ici, l'expression « plus dégradés que le sauvage lui-même ». Il semble bien que la colonisation pénale et l'implantation de colons libres dans des territoires très difficiles aient amené une profonde acculturation des Blancs de brousse, au point que Sylvain Devillers, né à Ponérihouen, a pu dire, à propos des années 1930 :

Nous ne mourions pas de faim, mais nous n'avions pas d'argent. Notre récolte de café était déjà engagée, le bétail se vendait mal. Finalement, notre façon de vivre n'était pas si éloignée de celle des Mélanésiens.

Nous le citons d'après Christiane Douyère, « Histoire d'un centre important de la colonisation Feillet sur la Côte-Est : Ponérihouen (1860-1917) », in *Le peuplement du Pacifique et de la Nouvelle-Calédonie au XIXe siècle, condamnés, colons, convicts, coolies, Chân Dang*, L'Harmattan, 1994, page 398.

D'après C. Douyère, beaucoup de fils de colons n'allaient pratiquement pas à l'école et parlaient le paicî, (langue kanak de la région) mais Kanak et colons cohabitent plus qu'ils ne se mêlent, chaque communauté vit à part. La colonie a cantonné les Kanak dans des réserves,

n'hésitant pas à déplacer ces populations religieusement attachées aux lieux où vivent leurs ancêtres, et ceci, paradoxalement peut-être, a limité leur acculturation. Soulignons encore les divergences entre l'administration coloniale et un père Lambert qui voua sa vie à la conversion des païens et accomplit une œuvre considérable pour les connaître, tant aux îles Belep qu'à l'île des Pins. Dans le passage ci-dessous il plaide en faveur du peuple Kunié (île des Pins) auquel le gouverneur souhaite confisquer des terres :

Ainsi, à des gens qui se sont donnés à la France quand ils auraient pu se donner à l'Angleterre, on commence, en 1872, par prendre cinq communes de leurs meilleures terres. Ils rendent un nouveau service ou s'offrent à le rendre (l'intention vaut le fait), on les récompense en leur donnant à nourrir un nombre d'exilés égal au leur, c'est-à-dire qu'on leur enlève encore la moitié de leur territoire déjà si diminué! Ceux qui se donnent volontairement, par traité et accord signés des deux parties, ceux-là, on les dépouille de leurs terres. Ah! si l'on avait à se plaindre d'eux, s'ils s'étaient révoltés! Mais non. Jamais la France n'a trouvé peuple plus soumis et plus dévoué que les anciens et fameux guerriers de l'île des Pins, si redoutés jadis de ceux de la Grande-Terre. Il en est temps encore : cette iniquité, cette violation d'un traité et de la propriété ne doit pas se commettre.

Ce serait engager les canaques à la révolte et nous avons vu en 1878 ce dont ils étaient capables.

Et l'élément condamné peut se joindre à eux.

Que demande le peuple de Kunié, qui diminue chaque jour, du reste. Que demande-t-il ? La tranquille possession des terres que ses ancêtres lui ont léguées. Laissez au moins disparaître en paix, ou se fondre insensiblement avec nous ce peuple qui s'est librement donné à la France. Tous, tous les enfants et les jeunes gens de l'île des Pins, tous savent lire, écrire et compter en français. C'est un des rares points de la Nouvelle-Calédonie où les canaques soient français de cœur et de langue, et non anglais ; on leur a parlé dans leurs écoles de la France, de sa grandeur, de sa générosité, de sa justice, de sa droiture. Ne les dépouillons pas, et ne les faisons pas repentir de ne s'être pas donnés à l'Angleterre.

(extrait du *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris*, Tome X, 1887-1889,

réédité dans l'appendice V, Dépouillement et refoulement des Canaques de l'île des Pins ; in *Mœurs et superstitions des Néo-Calédoniens*, Paris, 1900, réédition de la Société d'Etudes Historiques de la Nouvelle-Calédonie, n° 14, 1985).

Le père Lambert fait ici allusion à la révolte d'Ataï en 1878, la plus importante du XIXe siècle (il y en a eu d'autres, en particulier celle de 1917, mais la révolte d'Ataï a un statut de légende). Le pasteur Leenardt lui-même, dans la première moitié du XXe siècle n'aura pire ennemi qu'une administration tatillonne et très méfiante envers ceux qui s'intéressent aux « indigènes ». Il faut bien dire que la littérature calédonienne commence simultanément par la traduction de contes kanak par le père Gagnière (il les envoie à son supérieur en 1853) et par les *Robinsons français* de J. Morlent en 1856, un roman édifiant servant la propagation de la

foi. La littérature commence dans une société profondément divisée, ainsi que le montrent les réflexions du père Roussel citées ci-dessus, entre les colons libres et les bagnards, puis les libérés frappés d'opprobre, entre cet ensemble et la société kanak, elle-même divisée quant à la collaboration avec la puissance coloniale et aux questions religieuses. Les différentes étapes de la découverte de l'île pour sa colonisation (christianisation, conquête territoriale, études etc.) s'inscrivent dans les courants littéraires de la métropole, qui arrivent aux antipodes en subissant une diffraction. Par exemple les recherches esthétiques de l'avant-garde au début du XXe siècle, cubisme, surréalisme, passent inaperçues en Nouvelle-Calédonie. À titre d'hypothèse, on peut suggérer que l'académisme de la création littéraire est peut-être à mettre au compte de l'acculturation du monde blanc.

Qui a inventé l'espace mental calédonien moderne ? C'est certainement Jules Garnier, représentant de toute cette période d'une cinquantaine d'années où la Nouvelle-Calédonie est objet et non sujet de regard, ce que François Bogliolo appelle la « voix passive ». Il souligne comment Garnier transgresse le cadre de la littérature de voyage en racontant une conquête, en peignant une installation pour dessiner l'avenir de la colonie. Le drapeau tricolore se surimprime aux couleurs exotiques. Garnier n'était pas un simple voyageur, il était lié au Ministère de la Marine et des Colonies. Il promeut un rêve d'empire français où le Kanak disparaît au profit de colons travailleurs : celui qui met en valeur la terre a le droit de la posséder. Dans le *Voyage à la Nouvelle-Calédonie*, Garnier se révèle obsédé par la recherche de l'or, vouée à l'échec. La découverte du nickel (ou plus exactement de la garniérite) devient un hymne au progrès par le travail :

Ce qui serait utile, c'est que le gouvernement comprit enfin tout l'intérêt qu'il a à posséder des colonies pour les colons, et non pour servir de terrain de manœuvre ou d'occasion d'avancement aux garnisons qu'il y envoie (...) les peuples les plus prospères ont toujours été et sont les peuples colonisateurs (...) c'est par l'émigration seule que les classes prolétaires peuvent avoir, c'est-à-dire accomplir un des désirs les plus ardents de notre époque. La colonisation est encore la meilleure soupape de sûreté d'un peuple ; c'est par-là que s'enfuient ceux qui se trouvent à l'étroit. (extrait du Voyage à la Nouvelle-Calédonie, tome 1 page 175, in Le Tour du Monde, 1867-68)

Garnier voyait donc un développement économique de la Nouvelle-Calédonie par le peuplement. Le gouverneur Guillain, lui, dans un rapport du 8 juillet 1861, défend davantage une colonisation militaire :

Nous ne pouvons faire acte de souveraineté dans l'île, ni même y circuler librement, sans l'appui d'une force armée.

Et il faut par exemple « limiter l'accès du commerce étranger dans l'île aux points où nous serons établis », écrit-il. Car les caboteurs anglais et australiens, habitués à fournir armes et munitions aux indigènes trouveraient profit à entretenir la résistance à la France... Ce rapport fait également état de la façon dont les teachers protestants et leurs convertis font obstacle à la présence française aux îles Loyauté et il conclut par la nécessité de l'importation de la main d'œuvre, y compris pénale :

Si donc on n'amène pas les indigènes à travailler, il faudra pour toutes les grandes exploitations agricoles recourir, comme dans toutes nos colonies, à l'introduction d'engagés, à moins qu'on n'applique à nos convicts le système anglais de l'assignation.

Aujourd'hui encore, la façon dont la Nouvelle-Calédonie se représente sa place dans le monde est tributaire de ces éclairages d'antan : faut-il accélérer le développement de la Nouvelle-Calédonie par l'importation d'une main d'œuvre qualifiée venue de France ? Faut-il promouvoir un développement autocentré en restreignant l'immigration ? Quelle peut être la place de la Nouvelle-Calédonie francophone dans un océan anglophone ?

C'est dans la littérature grise des rapports, études, explorations, que nous voyons se constituer certains thèmes de l'identité calédonienne et la cartographie imaginaire de l'île. Le lien entre la France et l'île, l'opposition entre Nouméa et la brousse organisent la recomposition des voyages de Jules Garnier en un texte appelé « voyage », au singulier. L'auteur s'autorise d'ailleurs des collages pour illustrer son texte. La nature composite de l'image révèle les manipulations qui servent le projet colonial. Il n'entre pas dans les limites de cette présentation de montrer l'évolution des différentes éditions, de 1860 à 1901, évolution qui se clôt par un adieu aux utopies. Pourtant cet imaginaire de l'époque coloniale perdure en Nouvelle-Calédonie, jusqu'en 1965, où Paul Bloc, dans *Les Confidences d'un cannibale* se montre prisonnier de l'opposition sommaire entre la civilisation (des Blancs) et la barbarie (des Kanak).

Les premières anthologies des Antilles paraissent en 1900 et 1908. À cette date, la Nouvelle-Calédonie ne peut pas imaginer ce type de publication, d'abord parce que la population de langue française n'arrive qu'à partir des années 1850 et qu'il n'y a pas un vivier suffisant de

lecteurs et d'auteurs. Les discours qui sont tenus alors ont une double tendance : exotique, avec le mythe de l'île heureuse, noir, avec la littérature du bague. Les premières œuvres qui paraissent Nouméa sont des poésies. Le courant parnassien inspire S.C. Leconte et M. Olivaint, dont on peut citer ces quelques vers influencés par l'exotisme :

*Dors, ô mes amours ! Le corail est rose ;
Les palmiers sont blonds. Dors, ô mes amours !
Quelle douce odeur d'orange et de rose !
Les bambous penchés ont des sanglots sourds*

On retrouve ces bambous dans « Les tresseuses de feuilles » des Nervat, une trentaine d'années plus tard, avec la sensibilité à la lumière de l'instant et la pureté de regard qui les caractérisent :

*Le vent, qui fait trembler la cime des bambous,
fait aussi, lentement, sur leurs épaules douces,
neiger les blanches fleurs des orangers, et, vives,
l'œil ardent et le front renversé, elles ont,
lorsque les fleurs chatouillent leur gorge, un frisson,
et leur chair noire est illuminée par leur rire.*

Les Nervat sont le pseudonyme de Marie Caussé et Paul Chabaneix ; de retour à Toulouse, ils fondèrent une école poétique, mais ils légèrent à la Nouvelle-Calédonie un roman attachant *Céline Landrot* et surtout des poésies centrées sur le rêve de l'île, avec un balancement de la nostalgie à l'ennui, entre l'inspiration lyrique et la limpidité apollinienne. Avant Mariotti, ces poèmes disent le désir de venir et de repartir, entre mémoire et sens du présent ; ils font place aux femmes kanak, dont ils suggèrent la grâce mais aussi la dépendance. L'exotisme a quelque chose de rassurant, car il nous délivre pour un temps des scènes violentes de guerriers cruels et farouches et cherche le sens de la vie sous les tropiques, il en souligne la mélancolie, le séjour hésitant entre l'enracinement et l'escale. D'un point de vue bien différent, les déportés apportent des accents poignants, et une révolte intense. Henri Brissac écrit en 1873 le poème « En cassant des pierres » à l'île Nou qui se termine par l'appel suivant, où l'on retrouve les accents éternels de la poésie de l'exil et des regrets :

*Républicains d'Europe ! amants de la justice !
Le droit crie : « Au secours ! » saignant et garrotté.
Sapez incessamment l'antique royauté !
Démolissez partout la branlante bâtisse !
Brisez les vieux abus ! Brisez les dents des loups !
--Ainsi que moi, forçat, je brise mes cailloux !*

Ceci nous amène à dire quelques mots de la littérature du bague, malgré les remarques de Jean

Mariotti en 1953 dans *Le Livre du Centenaire* :

En ce qui concerne la Nouvelle-Calédonie, la littérature consacrée au bagne forme une masse beaucoup trop considérable par rapport aux autres sujets. L'équilibre est rompu. Il convient de le rétablir.

La bibliographie du bagne est bien « considérable » dans le corpus calédonien. On y distinguera les déportés politiques, avec Allemane, Brissac, Rochefort, Ducos, Simon-Mayer, Louise Michel, Charles Malato... Puis les transportés de droit commun, avec essentiellement Daufelt, tandis que les relégués n'ont guère laissé de trace littéraire. Parmi les écrits poétiques, autobiographiques et romanesques des 4300 condamnés de la Commune, plus une centaine de Kabyles déportés à l'issue de la révolte de Mokrani en 1870, soulignons l'importance de l'apport de Louise Michel, qui donne une voix, un souffle uniques à la littérature orale de la Nouvelle-Calédonie, dans ses *Légendes et chansons de gestes canaques* publiés en 1875 dans *Les Petites Affiches* à Nouméa. :

Ces récits et ces chants sont ceux qui bercent toute l'humanité à son premier âge(...) tandis que vos philosophes blancs noircissent du papier, nous écoutons des bardes noirs(...)

Avec générosité, elle ouvre l'écriture de l'exil obsédée par la haine, la cage, la prison, la rupture, la violence et le retour, à l'Autre kanak, abordé avec humanité dans une idéologie encore romantique. Elle ressent la fraternité qui peut, qui doit unir le vaincu de la Commune et le vaincu des révoltes coloniales ; cette position ne fait pas l'unanimité parmi les Communards cependant. Ce qui est unique chez Louise Michel, c'est sa volonté d'échange : elle voulut(dit-elle) apprendre les langues, elle s'intéressa à l'oralité, aux vieilles civilisations. Elle crée un langage spécifique qui transmet une ambiance d'oralité kanak, mêlée de ses propres rêves et identifications, par exemple lorsqu'elle met en scène Idara, la prophétesse, « la fille des tribus », « la mère des héros ». Selon le mot de F. Bogliolo, « le Kanak n'est pas un Autre, c'est un double antérieur ». Louise Michel a fait changer l'écriture européenne du monde kanak, même si ce sont des idées européennes qui l'ont inspirée ; elle dit de l'espace calédonien, qu'elle symbolise par le cyclone, « tout ici déracine l'être de lui-même ».

Dans la littérature des transportés, il faut distinguer les rares auteurs qui furent réellement des bagnards, des textes inspirés par le bagne. En dehors de quelques poésies et lettres, on ne connaît aujourd'hui qu'un seul texte autobiographique de forçat, sur 23 000 transportés et

relégués, celui de Jean-Baptiste Delfaut. Ce texte mêle la confession authentique avec des éléments de fiction, et l'ensemble est un plaidoyer qui cherche dans le récit individuel un haut degré d'exemplarité. Daufelt (c'est son nom d'auteur) décrit peu le bagne dans sa réalité quotidienne, et ne fait pas une relation circonstanciée car il dégage une leçon morale. Au bagne, les hommes sont pervers, marqués par l'animalité : alcooliques, bêtes, méchants. Pas de noblesse d'âme, ou par exception. Beauté et bonté sont absentes. Daufelt présente les Kanak avec un racisme certain, sans doute pour que le transporté se sente supérieur au moins à un être dans le monde de la colonie qui l'écrase et le méprise. Il réduit l'espace calédonien au bagne, à la prison. L'île Nou est le microcosme de cet impérialisme carcéral. La mer représente l'espoir de l'évasion, avec l'Australie où abordèrent Rochefort et ses compagnons. Il semble que plus de cinq cents évasions aient réussi en Nouvelle-Calédonie. Mais Daufelt qui organisa trois tentatives d'évasion ne put jamais s'enfuir ; cet échec semble l'avoir déterminé à tenter de se sauver autrement, en se « régénérant » : en essayant de réformer l'administration qui l'avait opprimé et en se vouant à des travaux d'utilité collective. Mais sa liberté véritable, il la conquiert par l'écriture, expression des malheurs passés, reconquête du passé et du présent, lui qui fut faussaire en écritures !

À travers le texte de Daufelt, nous voyons que le bagnard est un pilier de la Nouvelle-Calédonie. C'est son travail qui a tracé les routes, construit de nombreux bâtiments, fondé villages et bourgs ; grâce à lui l'espace géographique s'est organisé, s'est humanisé.

Le second pilier de la Nouvelle-Calédonie, c'est le colon, dont les romans de la seconde moitié du XIXe siècle décrivent la dure vie et les malheurs. C'est cette prose qui va donner à la Nouvelle-Calédonie les bases les plus authentiques de son identité, bien différente de celle de la métropole. Citons, d'après le travail de F. Bogliolo, quelques titres, divisés en deux ensembles. Le premier couvre la période 1856-1891, il prend sens en France et manifeste la volonté française d'une prise de possession coloniale.

Les Robinsons français, ou la Nouvelle-Calédonie, (1856) par J. Morlent

Chez les anthropophages. Aventures d'une Parisienne à la Nouvelle-Calédonie (1872) du Docteur Thiercelin

Les Parisiennes à Nouméa, (1873) par Élie Berthet

Mouffetard Ier, La Nouvelle-Calédonie, (1880) par Jules Gros

Sous la Croix du Sud, roman de la Calédonie, (1886), par Jules Dargène

Aventures d'un ancien barbier en Nouvelle-Calédonie, (1891) par L. De Lasserre.

Certains de ces auteurs n'étaient jamais venus en Nouvelle-Calédonie : Morlent, Berthet, Gros, De Lasserre. D'autres n'y avaient fait qu'un bref séjour : Thiercelin, sûrement Dargène. Ils inscrivent dans le système colonial la présence française en terre calédonienne, avec une structure narrative qui suit le schéma suivant : une fracture violente initiale justifie le départ vers la Calédonie, un voyage et des aventures in situ, un final ouvert. Ce groupe n'a guère d'intérêt que comme un jalon dans une histoire littéraire.

Le second ensemble, de 1898 à 1909, renvoie à une littérature de terroir ; il prend sens dans la colonie et manifeste la volonté calédonienne d'une exploitation des ressources locales :

Au pays du nickel. Grands et petits mineurs calédoniens, in *La Bataille*, Nouméa 1893, et *L'Air ambiant*, et *Colons marécageux*, in *La Vérité*, Nouméa, 1895, par Jules Durand.

Céline Landrot, roman calédonien, (1903) par M. et J. Nervat.

Chez les Canaques de la Nouvelle-Calédonie. Aventure d'une famille de colons, (1898-1902) par A. Vermast.

Tarigagasse, (1909), première version des *Filles du pionnier*, par Marc le Goupils.

Leur structure narrative comporte les séquences suivantes : contact immédiat avec la terre de Calédonie, travail et épreuves, final fermé. On est frappé du pessimisme qui se dégage de cet ensemble, cette écriture annonce celle de l'après-guerre, et surtout celle de Georges Baudoux ; les auteurs manifestent l'éveil d'une conscience calédonienne et font l'inventaire des particularismes. Seul le roman des Nervat réussit à donner véritablement une psychologie à ses personnages. Le texte de Vermast *Chez les Canaques...* se termine par la première affirmation d'une identité spécifique des enfants des colons, « ubi bene ubi patria », dit-il en reprenant l'adage antique, au nom d'un *lien nouveau qui [le] rattache indissolublement à la Nouvelle-Calédonie*. Mais cet amour de la terre a un goût amer, car celle-ci s'avère plus souvent marâtre que mère, ainsi que le montre Le Goupils (1860-1942) dans *Comment on cesse d'être colon*.

Quarante ans plus tard, et l'on mesure la différence, Jean Mariotti dans *Remords* reprend la peinture du monde rural, représenté par des bagnards libérés trimant sur des concessions miséreuses : il s'écarte des analyses mettant en cause le climat, l'administration, la politique, etc. et présente des hommes déçus, accablés par le poids de la faute, de la culpabilité, de l'expiation, dans une atmosphère marquée par l'absence tragique du sacré.

C'est après la Première Guerre Mondiale que la littérature calédonienne prend son essor, avec les œuvres de Baudoux, Laubreaux, Mariotti. C'est ce que F. Bogliolo appelle l'âge classique, la voix active. Autour de 1919, on voit apparaître à la fois la première nouvelle de Laubreaux (1920) et celles de Baudoux, lancé par le *Messenger de la Nouvelle-Calédonie*, organe de presse fondé par le père d'Alin Laubreaux en janvier 1919. Avec « Kaavo, histoire canaque », de Baudoux (sous le pseudonyme de Thiosse), naît l'écrivain que beaucoup considèrent comme le plus « calédonien » et qui a donné lieu à une thèse de doctorat (Alain Martin, *La représentation du monde canaque dans l'œuvre de Baudoux(1870-1949)*, Paris VIII, 1995). Ces histoires ont été écrites pour les plus grands bénéficiaires de la colonie, dont la société est composée de groupes étanches : riches colons libres, fonctionnaires, petits colons libres, libérés, immigrés asiatiques, métis, canaques chrétiens, païens, bagnards. En effet, après la fermeture du bagne, le mépris continue de s'attacher aux anciens bagnards ; certains qui n'avaient pas fini de purger leur peine survécurent misérablement, oubliés de tous. Thiosse est le produit et le reflet de son contexte, il répond aux goûts de son public, il habille son récit en construisant un apparent « réel » fait d'éléments composites choisis à dessein : technique de l'hallucination, et non du réalisme. Entre sa caste et le reste du monde, il y a un mur infranchissable qu'A. Martin appelle racialisme et qui ressemble comme un frère au racisme. Les personnages kanak sont décrits en fonction de l'écart maximum par rapport à la norme européenne. Thiosse fait surgir l'Autre dans ce qu'il a de plus sauvage, de plus inhumain, c'est notre refoulé le plus refoulé. Il y a là une des dernières représentations en France du sauvage, ce qui explique peut-être son manque total de succès en métropole, où les colonisateurs attendaient un autre discours pour justifier leurs entreprises. Comme chez Laubreaux, les modèles qui suggèrent un vague idéal sont assez passésistes, envoyant à une utopie rurale et

bucolique. Et pourtant, Thiosse écrit avec verve et si l'on oublie son idéologie, on peut être sensible à son goût pour la violence, l'étrangeté, le sanguinaire et le macabre, comme on s'en convaincra par ce passage qui évoque le carnage après la bataille :

(...) des corps humains couverts de suie noire, tout souillés de sang. Des têtes méconnaissables, fendues d'un coup de hache en pierre, des entailles larges et profondes, qui laissent d'épancher des lambeaux de cervelle et des sanies. Des têtes déformées, martelées, écrasée par des coups de massues qui ont fait jaillir les yeux et gicler le sang.

La suite de ces lignes, encore plus violente, semble écrite sous l'influence d'une transe, comme si le contact avec l'altérité kanak permettait au narrateur de trouver à travers ses fantasmes, ses interdits, un érotisme cruel qui lui est propre. La théâtralisation du Kanak et aussi du bagnard, sert une katharsis collective ; on demeure étonné de savoir que Lévy-Bruhl, dans sa préface à l'édition de 1928, loue Thiosse pour son réalisme ethnologique, ses talents d'observation authentique, en écrivant : *Monsieur Baudoux déroule devant nous un film documentaire*. Les lecteurs modernes verront plutôt dans les nouvelles de Thiosse comment une classe sociale d'origine européenne met en scène son culte de l'action, son amour de la force, son goût de l'autarcie.

La ville n'apparaît pas dans les nouvelles de Thiosse, puisqu'il semble rejeter les contraintes qu'imposent la métropole et le monde. Elle est la cible des attaques d'Alin Laubreaux, journaliste à la plume féroce et romancier anti-colonial. Les idées de Laubreaux sont celles de l'extrême droite : il a peut-être été renforcé dans ces positions par un lointain cousinage avec Maurras par sa mère . Dans *Le Rocher à la voile*, il pourfend tout le système colonial : l'administration bien sûr, mais aussi le pouvoir économique de la pieuvre Ballourde (allusion transparente à une dynastie de commerçants). Pour lui, les Canaques ne sont heureux que protégés des influences européennes, donc au fond de leurs réserves. Le métissage ne conduit qu'à l'échec. Alin Laubreaux n'est pas très regardant sur les méthodes : il avait publié le roman *Yan-le Métis* (1928), très inspiré de la nouvelle de Thiosse « Jean M'Barai le pêcheur de tripangs » qu'Alin Laubreaux avait publié lui-même dans le *Moniteur*. Georges Baudoux lui intenta un procès et le gagna. Alin Laubreaux avait quitté la Calédonie, ne pouvant supporter la domination mesquine, étroite, avide de la bourgeoisie locale et mit son réel talent de polémiste au service de sa famille de pensée. Son attitude générale et ses positions antisémites

lui valurent d'être condamné à la Libération. Aujourd'hui encore, son aura est sulfureuse.

Jean Mariotti, né en 1901 à Farino d'un père corse condamné au bagne pour avoir tué un homme en vendetta, est certainement le meilleur écrivain calédonien. Lui aussi s'exila en France, en 1924 (peu de temps après Laubreaux) et y vécut jusqu'à sa mort en 1975, malgré une tentative de retour au pays de 1947 à 1950. Mariotti est l'homme de l'île comme le soulignait son ami Roger Richard : Calédonie, Corse, Oléron, Ré, Belle-Isle, et même son quartier de prédilection, Belleville. Mais il refusait énergiquement les compliments qui faisaient de lui un incomparable peintre de la mer et des lumières exotiques. L'originalité de Mariotti tient au fait qu'il a voué son œuvre et sa vie à assumer sa double appartenance au Pacifique et à la Méditerranée. Son premier roman, *Au fil des jours. Tout est, peut-être, inutile*, pose déjà le désenchantement caractéristique de sa position d'exilé, avec un héros qui se cherche et s'abîme. Le deuxième, *Takata d'Aïmos*, est encore sous l'influence de Thiosse et de ses sources ; il peint la façon sournoise dont un « takata » (sorcier) usurpe sa place, et les malheurs qui s'ensuivent. Mais Mariotti rêve sa Calédonie natale et fait passer sur les transes et les souffrances des sorciers kanak les ombres d'Orphée et de Dionysos :

Pauvre takata ! Cours dans l'immensité des nuits à la recherche de ton être dispersé. Accroche-toi à toi-même ! Les forces mauvaises vont t'arracher de toi atome par atome. Tes angoisses aveugles, tes épouvantes avides de rencontres apaisantes ne se retrouveront plus ; tu seras mille fois seul dans les ténèbres et souffrant mille fois l'angoisse de ta chair en poussière envolée.

Mariotti est un conteur sensible aux mystères de la présence de l'homme dans la nature.

Délicatesse des lumières, sensualité des bruits et des odeurs, précision des formes et des couleurs ; son talent suggère avec souplesse les prestiges d'un monde plus rêvé que vu :

Déjà les roussettes gorgées fuyaient d'un vol ivre la clarté du jour naissant. Elles regagnaient l'arbre dépouillé qui, au sein des forêts obscures, les porterait jusqu'au soir. Fruits tièdes et palpitants, étincelles de vie engourdies pas la chaleur diurne. Le cagou s'était tu dans les montagnes. La terre s'éveillait.

Pour parler du monde kanak dans ses œuvres postérieures, Mariotti a mis en place un système d'énonciation déléguée. Dans sa trilogie des *Contes de Poindi* (1941), des *Nouveaux Contes* (1945) et de *La Conquête du Séjour paisible* (1952), il prétend ne raconter qu'une sélection des dits de Watchouma, ou Mandarine, une femme kanak qui l'avait « adopté » lorsqu'il était bébé. Il se donne ainsi une double légitimité calédonienne : le sang corse enraciné dans la terre

de Farino, et une seconde mère kanak qui l'a choisi, lui, pour dire la valeur de cette civilisation originelle. Mariotti est le héraut méconnu de la multiculturalité. Contrairement à Baudoux qui laisse traverser ses nouvelles par une oralité kanak conçue comme exaspération de la différence, Mariotti veut « donner quelque poésie » aux contes de Watchouma ; il est obligé d'inventer une langue dont il va chercher le modèle chez les plus classiques des romantiques du XIX^e siècle, Nerval en tête. La précision d'une prose limpide tente de rendre compte des rêves lumineux et sombres de la lointaine Calédonie. Avec une plume comique, il dresse le portrait d'une institutrice qui s'obstine à enseigner qu'il neige en décembre, à montrer l'amandier fou qui fleurit en toutes saisons, tous actants qui ont perdu l'harmonie avec le cosmos dans *À bord de l'Incertaine*, 1942, ou encore il croque un gouverneur autoproclamé et psychorigide dans *Daphné*, 1959. Il dénonce ainsi le refus de l'autre et le retour du même dans une île qui ne peut que souffrir d'un déni de réalité. Il a des mots très durs : *Un broussard quel qu'il soit est par définition un pirate*, écrit-il dans *Remords*. Les notes manuscrites de Mariotti, prises pendant son séjour en Calédonie après la Seconde Guerre Mondiale montrent clairement son malaise quant à la situation coloniale ; une double critique s'y lit, de l'aveuglement et de la petitesse du microcosme blanc, et de l'acculturation des Mélanésiens. La moitié de son œuvre nous introduit à une communion quasi magique avec un monde kanak idéalisé, dont il met en relation les cosmogonies avec les grands mythes méditerranéens. C'est dans l'universel que se rejoignent les hommes ; sa démarche est fortement teintée de mysticisme dans *Daphné*, son dernier roman. Sa vision de l'île renvoie à une philosophie en quête de l'harmonie, de l'accord de l'homme avec la nature et les dieux (ou Dieu), accord que, pense-t-il, ont réalisé les Kanak d'autrefois. On comprendra que le motif dominant chez Mariotti soit celui d'un rêve tout imprégné d'ésotérisme. Il a d'ailleurs revendiqué plusieurs « initiations ». Jusqu'à présent, on n'a fait qu'approcher cette œuvre complexe qui devrait être étudiée autant pour elle-même que parce qu'elle formule les premiers critères d'une identité post-coloniale.

La production littéraire calédonienne à partir des années cinquante, surtout la poésie, laisse une impression de répétition, l'amour de la terre natale et l'exaltation du paysage calédonien

s'y redit de rime en rime, de sonnet en sonnet. D'autres poèmes exaltent la foi catholique et les événements paroissiaux. Dans l'ensemble, la pression des circonstances laisse peu de place à la qualité esthétique. On remarquera cependant dans l'anthologie du Club des amis de la poésie *Quarante ans de poésie ...* la voix discrète et sensible d'Anouya, les effets de décalage et de rupture chez Durand, l'humour de Lacroix. Une génération nouvelle, à partir des années soixante-dix lutte contre l'enfermement insulaire et peu à peu se dessinent des points de convergence qui suggèrent l'horizon d'une culture en voie de métissage.

Rappelons pour mémoire l'importance numérique de l'écriture des souvenirs en Nouvelle-Calédonie. Les autobiographies fleurissent, chacun y va de son témoignage. Les souvenirs d'enfance, les récits de vie abondent, comme si les descendants des colons du XIXe siècle avaient besoin d'une légitimité fondée sur le partage mémoriel. Ces livres ont une importance sociologique mais on cherchera en vain Rousseau ou Chateaubriand. Tout récemment (mai 2000), le député Jacques Lafleur, président de la Province Sud, a publié un volume intitulé *L'Assiégé* dans lequel le prétexte des mémoires sert un plaidoyer politique. Les choix et l'engagement de l'auteur sont moins fondés sur l'analyse rigoureuse que sur les émotions, comme en témoignent les portraits, admiratifs ou féroces, qui forment, avec la passion qui les anime, le véritable argument du livre, tandis que la composition par analepses et prolepses suggère une temporalité plus océanienne que cartésienne, même si le centre des décisions reste Paris.

Nous abordons là la question des échanges entre les cultures de l'Océanie et de l'Europe (une Europe diffractée par l'éloignement et l'insularité) dans l'écrit calédonien. Peut-on parler de métissage culturel ? Le métissage biologique existe évidemment, mais il n'a pas donné lieu aux revendications et réflexions qu'on a lues pour les Amériques et les Caraïbes. En particulier il n'est pas le moteur de l'identité. On parle ici de « communautés » (mélanésienne, wallisienne, européenne, etc.) qui cohabitent. Paule Bouvier évoque en 1993 un phénomène d'exclusion réciproque :

Cette double marginalité, anciens forçats d'une part, devenus gérants de « ranches » d'élevage ou petits planteurs mélanésiens, d'autre part, refoulés territorialement et largement exclus des nouveaux circuits d'échanges, allait aboutir à l'apparition de deux sociétés

profondément étrangères l'une de l'autre, non seulement socialement et économiquement, mais aussi culturellement. L'insularité ne fut aucunement, ici, facteur de rapprochement. Elle constate que *les deux mondes qui se côtoient, s'introvertissent dès lors de plus en plus, plutôt que d'aller à la rencontre l'un de l'autre.* Force est de reconnaître que le métis, le plus souvent de naissance illégitime, n'est pas reconnu comme tel. Bien plus la justice, en 1904, lui refusa l'existence en privant l'orphelinat de petites filles métisses (administré par les sœurs saint Joseph de Cluny) du terrain à elles donné par legs par Jean Armand Grollon en 1876 au motif que les petites métisses sont déclarées « personnes incertaines, inexistantes, non encore conçues, incapables de recevoir ». L'œuvre charitable fut fermée. Pourtant, les populations (Austronésiens, Polynésiens, Néo-Hébridais, Réunionnais, Malabars et Indiens, Arabes, Japonais, Chinois, Tonkinois, Javanais ou autres) ont travaillé ensemble pour les mines, pour les champs, pour l'usine de nickel. Ils ont mélangé leurs sangs et amené leurs langues, leurs argots, leurs cuisines, leurs techniques, leurs modes de pensée, et nous les retrouvons dans leur diversité dans les œuvres littéraires et la bande dessinée. Le métissage culturel n'est pas un thème parmi d'autres, c'est un élément fédérateur de toute la littérature néo-calédonienne. Quels sont ses traits ?

Nous avons vu que les Calédoniens ont le français en partage, mais quel français ? Il n'y a pas de créolisation, disent les linguistes, mais un phénomène de variation régionale. Les travaux de Christine Pauleau ont montré de nombreux apports anglo-saxons mais aussi mélanésiens et wallisiens ; le domaine des mots grossiers et des jurons est peut-être le plus « interlinguistique » de tous les domaines du vocabulaire. Ce français calédonien pénètre à l'écrit avec les Nervat, Baudoux mais aussi Mariotti. L'oral est ce qui identifie le mieux la « calédonitude ». Une prononciation spécifique connote l'origine ethnique et sert d'outil littéraire aux sketches d'Ollivaud, aux dialogues des bandes dessinées de Bernard Berger. Récemment on a entendu nettement l'accent caldoche du personnage principal de la pièce d'Ismet Kurtovitch *Pastorale calédonienne*. Cette pièce (créée en mai 2000) utilise également les langues kanak, ainsi que le langage muet des gestes, si caractéristique de la brousse taiseuse. Elle constitue avec les pièces de Pierre Gope (*Où est le droit ?* , *Le Cri du désespoir*, *Pavillon cinq* etc.) un essai pour créer un langage théâtral directement lié aux parures

quotidiennes afin de tisser un lien identitaire fort avec le public. D'autres dramaturges, comme Nicolas Kurtovitch, recherchent au contraire un effet d'universalité en gommant de la langue tout particularisme comme dans *Le Sentier* (1998) ou *Kalachakra* (1999). Il renouvelle par là les choix de Mariotti quant à la langue utilisée dans les audiodrames, avec moins de subtilité peut-être.

La matière graphique et morphologique du français est également en jeu dans la décision des mouvements politiques indépendantistes de promouvoir la forme « Kanak », invariable, pour affirmer l'indépendance du lexème qui les désigne au sein de la grammaire française. C'est cette forme invariable qui est utilisée par l'État français dans le texte de l'accord de Nouméa, et que nous utilisons donc dans cet article. Ce K est devenu un symbole que l'on retrouve sur les murs, sur les cartables ou les sacs, et bien sûr en littérature.

Un premier trait qui montre l'évolution vers une littérature métisse est donc l'attention à l'oralité – essentiellement kanak, mais on peut ajouter wallisienne après le recueil de nouvelles *Ce n'est pas la faute de la lune* de Claudine Jacques – et à un français régional. Le dialogue des cultures a été recherché dans les années cinquante-soixante par le père Apollinaire Anova-Ataba, qui parle dans sa thèse du *mariage de la culture occidentale avec la culture autochtone*. J.M. Tjibaou, qui a inlassablement plaidé pour cette cause, a non seulement envisagé *la possibilité d'échanges plus profonds et plus suivis* mais il a mis cette conviction en œuvre pour le festival Mélanésia 2000 et le jeu scénique *Boenando*. C'est une problématique du même type qui animait l'audiodrame de Mariotti *La Vallée du Silence* : un ingénieur vient créer une route dans un lieu habité de forces magiques de la culture kanak. L'écho de la vallée, c'est-à-dire la Parole éternelle, lui rappellera le poids de ces présences à ne pas traiter avec désinvolture : le fils de la science doit faire amende honorable.

Plus près de nous, l'historien et essayiste Louis-José Barbançon évoque ce problème dans *Le Pays du non-dit* et essaie de définir une « calédonitude ». Elle reposerait, dit-il, sur *le fait qu'entre la culture kanake et la culture calédonienne existent des valeurs communes. Toutes deux n'existent et ne peuvent exister que sur cette terre.(...) Le poids du vécu et la présence de la nature dans le vocabulaire sont tels qu'ils ont façonné une langue imagée et truculente,*

mais avec des images et des truculences typiquement locales qui se sont accentuées et enrichies avec le temps. Mais il constate des différences fortes :

Si celles-ci se rapprochent à travers des caractères communs que sont « le vécu et l'oral », l'oralité de la culture kanake est profondément différente dans le sens où elle constitue un fondement, une sémantique, autour desquels tout l'ensemble s'organise, tandis que l'oralité de la culture calédonienne provient d'une lente et constante déperdition de l'écrit.

Il ajoute :

la culture calédonienne, une fois surmontée cette crainte de l'écrit qui la caractérise, pourrait vivre cette intégration dans la culture française comme des retrouvailles, alors que la culture kanake devrait tout penser, tout réinventer, tout imaginer.

Ces remarques permettent de mieux comprendre le poids de l'académisme sur une certaine écriture du XXe siècle, car les écrivains ont recherché des valeurs qu'ils croyaient sûres, sans pouvoir s'engager seuls dans l'aventure littéraire qui est un défi à la langue et aux formes établies.

La période contemporaine a vu le paysage politique et administratif changer considérablement. En 1946 la Nouvelle-Calédonie devient un Territoire d'Outre-mer. Puis les Kanak accèdent au droit de vote. En 1953, l'Union Calédonienne, un nouveau parti politique au slogan : « deux couleurs un seul peuple », voit le jour par regroupement d'associations de jeunesse mélanésienne (catholique et protestante), avec des Européens. Son règne dure vingt ans, jusqu'à la fin du boom du nickel. Les années 70 voient se former des groupes indépendantistes parmi les Kanak, l'Union Calédonienne rejoint cette position tandis que se forme le Rassemblement pour la Calédonie dans la République. Le renouveau kanak se marque par le festival Mélanésia 2000 en 1975. Puis les « événements » (attentats, assassinats, état d'urgence, etc.) marquent les années 80. Ils se terminent avec les accords de Matignon. En 1998, l'accord de Nouméa prévoit l'accession de la Nouvelle-Calédonie à l'autonomie et à l'indépendance avec un transfert progressif des compétences de l'État français au « pays ».

C'est à la fin des années cinquante que, grâce au développement de l'école, on voit les premiers Mélanésiens accéder aux études secondaires, puis supérieures publiques. Certains vont apporter leur contribution à la littérature et devenir des « écrivains » : transcriptions de légendes, récits de vie qui continuent les premiers apports des Mélanésiens à l'écrit à partir de la fin du XIXe siècle, œuvres originales, toujours puissamment entées sur la culture kanak. Si la critique littéraire, et d'ailleurs artistique en général est peu développée, elle est au moins en

plein essor dans sa variante scolaire et universitaire : thèses, mémoires sont soutenus en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Italie et en France, des colloques sont organisés à Nouméa et en Australie ; en 2002 le salon du livre insulaire d'Ouessant sera consacré à la littérature de Nouvelle-Calédonie.

Les revues, depuis 25 ans, ont fleuri à Nouméa, même si la plupart n'ont eu qu'une existence éphémère : citons *La revue du Léopard*, *La Voix du cagou*, *Supplément littéraire du Bulletin de la S.É.H.N.-C.*, *Le Réveil canaque*, *C.O.R.A.I.L.*, *Pôles Nord*, *Flamboyant imaginaire*, *Expressions*, *Paroles de la Grande Terre et des Iles*, *Les Arts*, *Orphée*, *Mwà Vée*. Seules les deux dernières paraissent aujourd'hui, ainsi que les actes du colloque annuel de l'association C.O.R.A.I.L. Il existe deux associations d'écrivains, des concours annuels de nouvelles, de poésie, de science fiction, des ateliers d'écriture tenus dans différents cadres. En marge des écoles, des associations pour la promotion des langues kanak s'efforcent de faire écrire et publier dans ces langues, sous l'égide de l'A.D.C.K. et du centre culturel Jean-Marie Tjibaou. Toutes ces activités permettent un renouveau de l'intérêt pour la littérature. La plus grande difficulté à laquelle est confrontée aujourd'hui la création littéraire, c'est le faible nombre d'habitants de la Nouvelle-Calédonie et donc de lecteurs potentiels, dans un océan anglophone. Cela a des incidences sur les possibilités éditoriales et la diffusion des œuvres nouvelles émanant du « Pays ». Les gloires du Caillou doivent aller s'éprouver sur d'autres terrains pour éviter le repliement sur soi et une sclérose prématurée.

À mon sens, c'est l'ouverture qu'a permis la poésie militante de Déwé Gorodé qui a bouleversé le train-train littéraire. Du même coup étaient rejetés l'exotisme, le régionalisme, l'esthétisme qui alourdissaient et risquaient d'égarer la poésie. Faut-il parler de la naissance d'une littérature kanak en français, avec des noms comme Apollinaire Anova-Ataba, J.M. Tjibaou, W. Wélépane, P. Gope ou le pasteur et sculpteur A. Passa ? Ce qui pourrait y conduire, c'est l'idée que tous ont en commun des références, des idées apparentées sur le statut de la parole et le nécessaire développement de leur peuple : pour tout dire, une histoire, et des habitudes de vie. Tous n'écrivent cependant pas pareil, l'effet unificateur du mot « kanak » est peut-être un leurre. André Passa n'a pas fait de la poésie son moyen d'expression

principal, et ses vers, qui appellent à une renaissance, un réveil kanak se ressentent de l'influence biblique :

*Qui es-tu, fils de la révolte ?
Qui es-tu fils de la tendresse ?
Qui es-tu toi, qui es-tu sauvage ?
Qui es-tu rien ?*

Le souffle éclabousse mon âme

Le rêve illumine mon esprit,

Le temps soulève mon corps,

Le soleil révèle ma voix (in U Ne Qan les esprits des origines)

J.M. Tjibaou nous a laissé, en dehors du *Boenando* écrit en collaboration avec Philippe

Missotte, des textes essentiellement théoriques et politiques, de même qu'Apollinaire Anova-

Ataba. Le Pasteur W. Wélépane recherche dans la poésie un chant de louange, d'espoir et de

rassemblement. Il est le poète multilingue de la Nouvelle-Calédonie, ses textes doivent

beaucoup à la ferveur qui réunit les groupes de jeunes autour d'un projet commun fondé dans

l'amour de la langue :

Kwènyii,

Wêê,

Numèè,

Caac,

Le mât est planté sur la terre,

Dans l'aire de danse,

Pour annoncer au peuple la danse sacrée ;

Prenez vos conques, soufflez sur les montagnes,

Soufflez dans les airs,

Soufflez dans les forêts

Et dans les vallées

Pour appeler tout le monde

À danser la danse de la terre... (in « Chant des noms des langues de Nouvelle-Calédonie »)

Il serait intéressant d'étudier chez les auteurs kanak tout ce qu'ils doivent à la fréquentation

des textes bibliques et des offices, à la pratique du sermon ou du prêche. N'oublions pas que le

monde kanak est en contact avec l'écrit depuis cent cinquante ans, et sous deux formes

privilegiées : le texte administratif ou judiciaire qui organise, interdit, juge... et les Ecritures (

surtout pour les protestants).

Les premiers témoignages de l'écriture kanak nous viennent des archives de la censure : dans

les années 1880, des Maréens exilés au bagne de Cochinchine ont écrit en nengone des lettres

à leur famille aujourd'hui perdues, mais dont les services de la censure conservèrent les

traductions. Plus tard les natas et les convertis catholiques, informateurs des ethnologues,

notèrent contes, légendes, croyances et réflexions. Peu de ces textes sont sortis des archives ethnographiques. Ils seraient capitaux pour qu'on puisse concevoir une histoire de l'écriture kanak. Une génération plus tard, Waia Gorodé écrivit « Mon école du silence », dont quelques pages sont parues dans *De Jade et de Nacre*. L'édition intégrale se heurte à des résistances d'ordre idéologique car la langue énergique et drue de Waia Gorodé n'est pas parfaitement en règle avec les règles scolaires ; elle est suffisamment éloignée du français standard (quoique toujours compréhensible) pour que des notes soient nécessaires.

Déwé Gorodé, une fille de Waia Gorodé, a repris le flambeau de l'écriture. Ses premiers poèmes, édités sous le titre évocateur de *Sous les cendres des conques* en 1985 (les conques étant le coquillage dans lequel on souffle pour appeler les membres de la tribu au conseil), regroupent des textes de ses années d'études à Montpellier et des luttes et révoltes dans les années soixante-dix et suivantes. *L'enfant des cascades* qui chante *le doux velours de la fougère arborescente* ou *la coquille nacrée des récifs* ancre son amour de l'île dans des sensations précises reliées le plus souvent à des éléments rituels ou culturels comme la cordyline, les différents oiseaux, les lézards. Dès ce premier recueil, Déwé Gorodé crie sa révolte à l'unisson de celle des *exploités de la planète*. Son espace intègre naturellement les lieux de l'enfance et de la vie intime, et les lieux politiques : le Chili, Mururoa ou le siège des Nations Unies, New York. Ce qui fait la force de ses textes c'est qu'elle fonde sa poésie sur une reconquête toujours à recommencer, qui ne recompose que des bribes de la parole brisée, anéantie, pulvérisée par la colonisation. Pour elle, la poésie ne peut être que rebelle. Elle évoque, dans un poème de juin 1978,

la réticence rétive du mot galvaudé
la lumière séditeuse du verbe interdit
le premier cri de l'inédit
l'amère rosée de la parole brisée

Comme Grace Molisa (poétesse mélanésienne anglophone du Vanuatu, militante elle aussi) qu'elle a connue dans le cadre des luttes des années soixante-dix, elle médite sur les pierres sacrées de la culture mélanésienne en les liant fortement à la parole enfouie qui doit resurgir pour le renouveau attendu :

Pierre parole

Pierre rite

Pierre héritée

Sans temps, sans espace, sans âge

Verbe tabou, don interdit

Déwé Gorodé a traduit récemment un choix de poèmes de Grace Molisa sous le titre « Pierre noire » : ces pierres ancestrales deviennent les cailloux lancés lors des barrages – ou en d'autres circonstances. L'écriture de Déwé Gorodé dans ses meilleurs moments a un caractère lapidaire, c'est une inscription violente et un geste de défi. On peut sans doute la définir comme une littérature de crise, au sens où l'a définie Hannah Arendt dans *La crise de la culture* :

Le fil de la tradition est rompu, et nous devons découvrir le passé pour notre propre compte

La rupture de la tradition, la perte d'un héritage précieux à retrouver est sans doute le fil qui unit la création kanak et celle des écrivains d'origine européenne. La révolte de Déwé Gorodé est restée intacte au fil des années malgré son accession à la célébrité et aux honneurs (elle est vice-présidente du gouvernement), avec une quête des origines très authentique, qui n'exclut pas des critiques féroces à l'égard d'une « bourgeoisie » kanak oublieuse des valeurs (dans les aphorismes de *Par les temps qui courent*), avec la recherche d'une vie meilleure pour les femmes. Cette thématique est spécialement représentée dans les nouvelles : *Ūte Mûrûnû* (1994) *L'Agenda* (1996), qui font une large place aux souffrances modernes, comme le SIDA, les violences faites aux femmes, les déchirements internes du monde kanak.

Le monde qui surgit des mots de Déwé Gorodé n'est pas clos sur lui-même. Au contraire (et c'est vrai également du dramaturge Pierre Gope) il s'agit d'affirmer la présence radicale des Kanak toujours en relation avec l'Autre, le blanc, à la fois celui du passé, de la colonisation, et celui du présent, avec des alliés possibles. Chez Pierre Gope, qui travaille beaucoup par improvisation avec ses acteurs (au départ des acteurs non professionnels, des membres de sa tribu), on trouve un mouvement d'appropriation du personnage blanc et de son langage, les acteurs kanak jouant les avocats, les gendarmes, les juges etc. Dans son avant-dernière pièce, *Pavillon 5*, il fait jouer des acteurs d'origine européenne, montrant ainsi qu'un nouveau stade est franchi dans cette problématique de revendication, appropriation et mise en scène d'un

destin commun à partir d'un point de vue kanak. Cette liberté conquise, nous en trouvons une autre preuve dans la façon dont Déwé Gorodé convoque des éléments de la littérature orale pour donner un message contemporain : aussi bien dans sa version de *L'Enfant et l'Ogresse* que dans sa pièce de théâtre *Kanaké 2000* où l'on pourrait parler d'un langage syncrétique.

La volonté d'accepter l'autre occidental et océanien a donné lieu à une expérience intéressante avec le recueil de poésies *Dire le vrai*. Nicolas Kurtovitch et Déwé Gorodé, lors d'une tournée de conférences et lectures en Australie en 1997, ont décidé de se donner chaque jour un thème et d'écrire un poème sur ce thème, de les lire et d'en discuter. L'urgence de cette écriture à rythme contraint donne un ensemble rugueux qu'on pourrait rapprocher de l'esthétique du mal fatto en sculpture contemporaine et s'accorde avec les circonstances politiques de cette entreprise. En cette mi-année 1997, les négociations autour d'un geste symbolique fort et d'un texte consensuel pour éviter le « référendum-couperet » prévu par les accords de Matignon traînaient en longueur et le public pouvait à bon droit craindre l'échec. C'est pour mettre en avant la nécessité de trouver une manière de vivre ensemble, désirée par toute la population (car aucune famille politique ne souhaitait voir revenir des « événements ») que ces textes ont été écrits, prouvant que la littérature peut être en avance sur l'histoire. Entre les deux auteurs existe une amitié et un respect de longue date, qui ont permis un échange sans mièvrerie ni concession. Le plus émouvant est sans doute la reconnaissance des failles et des fractures entre les deux discours cependant tendus l'un vers l'autre. Là où Déwé Gorodé évoque l'alliance de l'humide et de la femme pour célébrer « un lopin/ entre les sorghos/ près d'un gué », Nicolas Kurtovitch parle d'un « bout de béton » et recherche « la respiration du sol » à travers la femme-terre :

*Dis-moi ta terre
Mon amie
L'empreinte de ton âme
Dis-moi ton sang
La source de ton âme
Apprends-moi
A reconnaître mon âme
Dans les sentiers incertains
Montre-moi dans l'écho des conquies
L'origine du souffle.*

Ainsi se réalise une relation où nous retrouvons la muse et le poète, la quête d'un corps, d'une

voix, d'un souffle Autres, que Nicolas Kurtovitch poursuit dans certaines nouvelles par une inspiration kanak, ainsi que l'a démontré F. Bogliolo à propos de « Veillée » (in *Forêt, Terre et Tabac*, s.d. [1993], éditions du Niaouli). On pourra également parler du tissage/ tressage des textes, de l'oral et de l'écrit, à propos de « Allez, allez, vieux amis » (in *Totem*, éditions Grain de Sable, 1997, p. 117 à 119). Il s'agit d'un « discours sur le bois » dont l'auteur m'a assuré qu'il est authentique et qu'après une telle harangue, les jeunes étaient allés faire le coup de feu avec les gendarmes. « Je n'ai rien inventé », m'a dit Nicolas Kurtovitch. On voit donc qu'il s'adonne parfois à la réécriture- adaptation, et, au lieu d'évoquer Victor Hugo et l'idée qu'il se fait du rôle du poète, écho et interprète de la voix populaire, on pourra penser qu'il se tient à l'écoute des bambous qu'évoque le vieillard « sur le bois » :

Aujourd'hui, le bruit dans les bambous est fort (...) les bambous parlent et avec eux crient les hommes des vallées.

Le fondement de cette position est sans doute à trouver dans la quête spirituelle de l'auteur, très proche de la philosophie de Lao-Tseu, et qui recherche l'universel par l'empathie avec une nature habitée des voix de l'histoire et du destin cosmique. Cela justifie pleinement l'importance de l'écriture du rythme dans les poésies et certaines nouvelles de Nicolas Kurtovitch, qui se donne un rôle de passeur, de médiateur entre les cultures occidentale et kanak.

Nous avons donc vu que la littérature écrite par les Kanak est d'emblée une écriture métisse puisqu'elle fait parler la culture, l'histoire, la sensibilité kanak avec les mots des Occidentaux, avec l'écriture qui est leur apanage ; elle accepte le dialogue avec des amis choisis et peut modifier certaines structures de la langue hôte (particulièrement la temporalité, dans les nouvelles de Déwé Gorodé). Du côté de la littérature écrite par des Européens, la même volonté de dialogue s'affirme avec force, même si c'est à partir d'horizons idéologiques très différents les uns des autres (Louis-José Barbançon, Ismet Kurtovitch, Nicolas Kurtovitch). D'autres écrivains ne revendiquent pas de choix politique mais plutôt une grande sensibilité à la langue et aux épreuves de divers groupes sociaux calédoniens.

Claudine Jacques a publié un roman (*Les Cœurs barbelés*, 1999), quelques poésies éparses, plusieurs récits pour enfant, et quatre recueils de nouvelles. Le dernier, *À l'ancre de nos vies*,

(éditions Grain de Sable, 2000), poursuit dans la veine intimiste de l'auteur. Elle a réussi à imposer un univers d'êtres meurtris, déchirés dans l'amour comme dans la haine, avec une prédilection pour les sentiments ambivalents. Exemple de son sentiment de réclusion est le texte intitulé « Condamné à perpétuité », qui raconte le cheminement d'un lépreux qui finit par accepter sa solitude et son exclusion, au prix d'une douloureuse résignation. Le texte est-il totalement pessimiste ? La dernière scène montre la rencontre de ce personnage avec son petit-fils et se termine par la phrase *La vie, elle a toujours un goût de mangue*. On ne peut lire ce texte très réussi sans penser au poème « les Lépreux », écrit par les Nervat quelque cent ans plus tôt, dont on citera quelques vers tirés des première et dernière strophes :

*C'est une maison blanche au flanc de la colline
Autour, l'abandon silencieux des champs déserts
Quelques lépreux, sous leurs gris vêtements, cheminent
Dans la tragique horreur d'une mort prolongée.*

(...)

*Des matins, et des jours, et des nuits et des soirs
Passent, décolorés et douloureux. Les cieux
Sont une tente grise battue de désespoir,
Et la maison aux murs en feu est un cercueil.*

Les motifs récurrents de l'abandon, la solitude, la douleur, la mort et l'enfermement sont le seing de la « calédonitude » des deux textes. Contrairement à l'abattement et à l'embrassement qui clôt le poème, un sourire et un espoir s'amorcent dans la nouvelle de C. Jacques : espoir ambigu cependant. Faut-il n'y lire qu'une jouissance sensualiste, ou une réconciliation avec le temps et l'histoire, symbolisés par le retour saisonnier des mangues ?

Un point de vue moins noir est présenté par l'œuvre de Frédéric Ohlen, déjà riche de nouvelles, et surtout d'un double opus poétique : *La Voie solaire* (Chambelland, 1996) et *La Peau qui marche* (L'Herbier de feu, 1999), dans lequel F. Ohlen affirme sa parfaite maîtrise d'une langue qu'il veut saisir de l'argot le plus trivial aux effets de vocabulaire les plus précieux, hellénismes savants compris. C'est certainement le seul écrivain calédonien qui se soit adonné à ce travail de tâcheron de la langue, avec des essais souvent réussis dans tous les genres : lyrisme, déferlement d'images baroques, recherche de l'humour, ironie des calligrammes, goût minutieux de la disposition des sons, des lettres, des vers, il a tout tenté, et ce chemin l'a amené à une plaquette parfaitement maîtrisée « Demande au vent du soir », où

l'héritage de Mariotti, son ton nostalgique et raffiné, sont dépassés et déplacés. Dans *L'Homme kinétique* (à paraître), le poète laisse parler sa tendresse pour les humbles, avec un sens très sûr du cocasse et du pathétique sans pathos. Le recueil de nouvelles *Brûlures* dialogue sur plusieurs plans avec celui de C. Jacques et d'abord par le choix des marges de la ville, lieux où la vie et la mort se rapprochent, où l'homme de la loi cache sa marginalité, où les enfants sont sauvés par les grands-parents, comme chez C. Jacques. La page écrite est un lieu d'échouage, comme chez C. Jacques. Des vies abîmées s'y ancrent, aux failles de l'empire citadin. C'est là que quelque chose peut éclore, jusqu'à la folie. La grande différence, cependant, c'est qu'on sent toujours chez F. Ohlen l'amour tonique de la vie et de ses surprises bonnes et mauvaises, une vie abordée avec un humour sans complaisance ni méchanceté. Si Dieu n'existe pas, il y a quand même une lumière. De cette terre jaillit un chant d'amour inconditionnel et il est possible de changer de rôle, de se pénétrer de l'Autre ; ainsi, F. Ohlen, très attentif aux pouvoirs de la littérature orale mélanésienne, peut-il écrire dans *Le Letchi et l'Argile* :

*Je suis l'homme
Des longues palabres
Près du feu
Je sais l'histoire
De mon peuple
Aux chants d'ombre
Et d'ambre(...)
Dans le silence
D'un geste
Guette le signe
Et te méfie
De l'œil
Qui soupèse
Et de l'esprit qui nie.*

Cette terre à partager inspire un certain recul par rapport à un rationalisme étroit. La littérature calédonienne peut sembler marquée par le régionalisme. En fait, l'intertextualité qui la caractérise surtout à l'époque contemporaine, son dialogisme fondamental, font qu'elle trouve naturellement sa place dans l'espace d'une francophonie plurielle. Déjà une nouvelle génération, qui se situera comme ses aînés par rapport aux écrivains calédoniens, s'il est vrai qu'on ne prend conscience de soi qu'en s'opposant à l'héritage des prédécesseurs, brode déjà ses propres variantes sur les questions de la légitimité, du pouvoir, de la quête de soi, qui

forment les piliers de cette littérature. Il ne me semble pas excessif de parler d'une littérature qui se métisse en dehors de toute référence aux théories de la créolité, quand les jeunes écrivains se révélant dans les ateliers d'écriture donnent des titres d'entrelacement, *Lianes*, ou de lumière, *Solstice*, à leurs paroles mêlées. C'est peut-être dans ce souci de la liaison que se fait le peuple de demain... si l'on en croit le titre d'un recueil de poésies écrites en langue de Lifou et traduites en français « On fait le pays d'ici » (Grain de Sable, 1997) dont les jeunes auteurs appellent leurs anciens pour soutenir leur inspiration :

Danse sacrée

Danse des ancêtres

Danse des hommes

On tape le bambou

Pour que viennent les esprits.